

L'ŒUVRE

14, Rue Drouot

Téléphone : GUT. 02-71, BERG. 40-81
Après minuit : GUT. 59-59

Directeur :

GUSTAVE TÉRY

ABONNEMENTS

1 An	6 Mois	3 Mois	1 MOIS
18 fr.	9 fr.	4 fr. 50	1 fr. 50

Qu'il ait ou non mal à la gorge,
Qu'est-ce que ça fait ?
Qu'est-ce que ça change ?

Les Serbes en Albanie

Les Bulgares menacent El-Bassan ; les Autrichiens, Scutari. Peut-on craindre que l'attaque sur Salonique soit abandonnée provisoirement pour essayer d'anéantir les restes de l'armée serbe ? Y a-t-il intérêt à continuer le ravitaillement et la réorganisation de cette armée sur place ou à la transporter ailleurs ?

Aucune chance de répondre, si nous ne réalisons pas à peu près l'aspect de la terre albanaise.

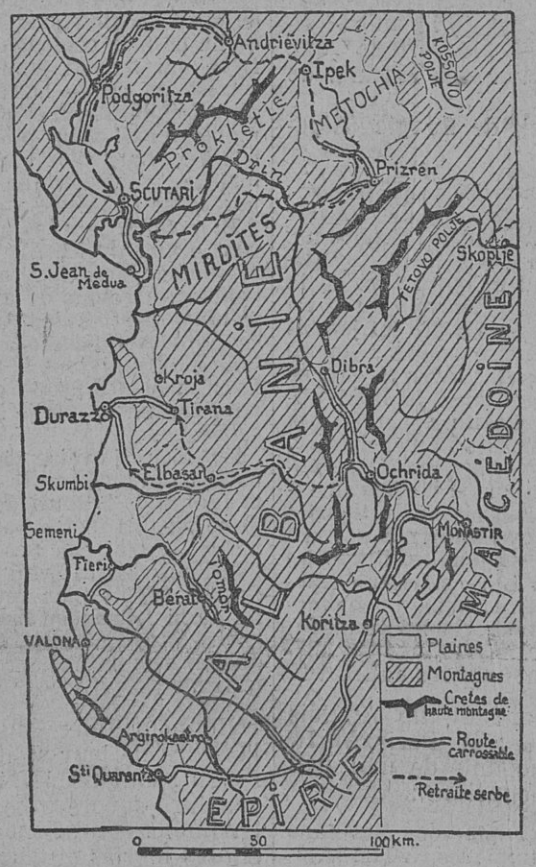
Les trois quarts de l'ancien royaume de Wied sont des montagnes supérieures à 1.000 mètres. Un manteau blanc les couvre chaque hiver. Nulle part, les Serbes ne pouvaient arriver à la côte sans fouler une neige épaisse de plus d'un mètre.

La retraite, et aussi sans doute la poursuite, auraient-elles été plus faciles en été ?

Ne pensez point, pour vous représenter les montagnes d'Albanie, aux sommets pelés dont la vue obsède le voyageur faisant le pèlerinage des vieilles villes vénitienne le long de la côte dalmate. De splendides futaies de hêtres et des sapinières superbes couvrent les crêtes du pays miridite, les flancs du Tomor et les versants rocailloux du Prokletié. Ce sont, par endroits, de véritables forêts vierges, où les arbres géants pourrissent sur place, où l'on enfonce dans les clairières au sol tourbeux.

Ne vous laissez pas non plus tromper par le nom d'Alpes albanaises. Il ne peut s'appliquer qu'au sauvage Prokletié, entre Scutari et Ipek, qui rappelle les crêtes déchiquetées des Dolomites. Partout ailleurs, les sommets albanais restent au-dessous de 2.000 mètres et forment des croupes plutôt arrondies.

L'imperméabilité de ce pays aux opérations militaires tient à l'absence de vallées ouvertes et de routes carrossables.



faite par trois voies : au nord, par le Montenegro, où un service d'autos fonctionnait entre Podgoritza et Andriévitz ; au centre, par les pistes qui suivent les crêtes de la Miridite, en évitant le Drin ; au sud, par Ochrida et El-Bassan. La route du centre était la plus directe, mais la plus mauvaise ; même en été, on n'y passe pas partout à cheval et les forêts sont pleines d'embûches. La route du nord aurait été la meilleure si, pour atteindre Andriévitz, il n'avait fallu franchir l'extrémité du Prokletié par une piste qui s'élève à 1.400 mètres.

On cherche vainement par où auraient pu être évacués, même en été, l'artillerie et les convois, par où auraient pu arriver les mêmes éléments des forces ennemies.

Au relief et à l'absence de routes ajoutez encore le manque de ressources. Combien rencontre-t-on de villages sur la route, suivant les crêtes de Miridite ? Exactement un seul : Pouka. L'insécurité, les habitudes de vendetta, autant que le goût de l'indépendance, ont fait de chaque maison un fortin isolé, où toute la famille s'enferme le soir derrière des murs épais, percés de petites fenêtres à la hauteur du premier étage. A côté de la « koula », un peu de maïs et de tabac, quelques arbres fruitiers. La haute Albanie doit demander du grain aux plaines voisines et souffre souvent de la faim, même en temps normal.

Il semble bien que les Serbes aient mis entre eux et leurs ennemis une des régions les plus difficiles à franchir pour une armée moderne. Mais quelle est leur situation aux bords de l'Adriatique ?

Raymond Lestonnat

On ramasse les vieux Métaux

Paris doit être plongé dans l'obscurité. C'est l'ordre. A faire la nuit les agents veillent avec un soin jaloux. Si un commerçant oublie, le soir, de baisser le rideau de fer de sa boutique, vite un agent se précipite, et l'admoneste. Si, dans un café, ou dans un magasin, on oublie de décorer les lampes électriques d'un cache-lumière, aussitôt un agent arrive et menace le patron de toutes les foudres de la justice.

Vous pouvez vous casser consciencieusement une jambe, la nuit, en parcourant les rues ténébreuses ; vous pouvez aisément culbuter dans une poubelle, cela n'a aucune importance.

Tant de zèle policier devrait bien être employé aussi à d'autres surveillances, d'un autre genre. Nos braves agents auraient peut-être mieux à faire qu'à regarder si les bees de gaz sont éteints.

A Dieu ne plaise que nous voyions des Boches partout. Mais on ne saurait trop prendre de précautions. Et, en tout cas, il est des faits bien étranges.

On nous cite celui-ci : on ramasse, en Seine-et-Oise, les vieux métaux avec beaucoup d'empressement et beaucoup de discrétion.

Voici l'avis, distribué à domicile, qui invite à la cueillette :

AVIS
Grande Exploitation de Ferrailles

Les sieurs Provoost père et fils, marchands de vieux métaux à Versailles, réformés de l'armée belge, passeront à domicile pour les achats de ferrailles, tels que poêles, cuisinières, cuivre, tôle ou fonte, couvre-cercle en fer, essieux, bandages, roués, fers à cheval, grils, barreaux en fonte et généralement tous objets en fer et fonte, cuivre, plomb, zinc, étain, tous les chiffons, etc.

Veuillez assembler tout ce que vous aurez à nous vendre. Nous passerons dans la journée, de neuf heures du matin à trois heures de l'après-midi, pour vous en proposer l'achat à des prix défiant toute concurrence.

Dans l'espoir d'être honorés de votre confiance,

Provoost, à Versailles.

Nous passerons dans la journée avec cheval et camion.

Prière de nous remettre ce billet.

La police serait-elle trop curieuse si elle désirait savoir à quoi doivent servir toutes ces vieilles ferrailles ?

Louis Vauxcelles

J'ai lu, dans un article sérieux de la *Revue de Paris*, que les Alliés avaient manqué de prévoyance en n'organisant pas la navigation sur le Drin et en n'y construisant pas rapidement un chemin de fer ! Hélas ! la seule grande rivière albanaise est, comme les autres, emprisonnée dans une gorge inaccessible. Des rapides et, même, assure-t-on, une chute de sept mètres brisent le courant, que nul n'a jamais suivi. Les pistes grimpent à 700 mètres au-dessus, par de grandes pentes raviniées où une voie ferrée ne pourrait s'accrocher qu'au prix de longs travaux d'art.

L'Albanie du Sud a des vallées plus ouvertes, mais toutes finissent en cul-de-sac, au pied des hautes chaînes qui marquent les abords de la Macédoine, enfermant les lacs les plus vastes et les plus profonds de l'Europe méridionale.

Pourtant, la *Via Aegnatia* traversait l'Albanie, en partant de Dyrrachium (Durazzo). Aux premiers temps du régime turc, on a construit ces pittoresques vieux ponts de pierre, au tablier voulu, dont la traversée est une ascension délicate. Après plusieurs siècles d'abandon, il n'y a peut-être pas, dans toute l'Albanie, un pont capable de supporter le passage d'un convoi de poids lourds. En dehors de la route de Santi-Quaranta et des tronçons marqués sur notre petite carte, on ne peut compter sur aucune chaussée carrossable, au sens propre.

La retraite des Serbes paraît s'être

François Lebon

La santé de Guillaume

Paroles sages

Bordeaux, 16 janvier. — Un rédacteur de la France de Bordeaux ayant demandé à un des plus éminents spécialistes des maladies de la gorge de quel mal souffrait le kaiser, ce médecin a répondu notamment : « Je ne suis pas son médecin, il m'est donc assez difficile de faire le diagnostic à longue distance. »

Genève, 14 janvier. — On mande de Berlin que l'empereur Guillaume a reçu, avant-hier, le nouveau ministre de Perse qui lui a remis ses lettres de créance. Le secrétaire d'Etat à l'Office des affaires étrangères, M. de Jagow, assistait à l'audience qui a duré plus de vingt minutes.

Il est à remarquer que c'est le premier acte public de l'empereur depuis sa maladie.

Les Communiqués

15 heures.

Nuit calme.

En Champagne, notre artillerie a dispersé des travailleurs ennemis et pris sous son feu un convoi en marche sur la route d'Aubier à Saint-Souplet.

En Argonne, échange de grenades à Vauquois.

Rien à signaler sur le reste du front.

23 heures.

En dehors de quelques actions d'artillerie assez vives en Champagne, en Argonne et en Woëvre, aucun événement important à signaler sur l'ensemble du front.

ARMEE D'ORIENT

Dans la journée du 14, des avions ennemis ont lancé des projectiles sur Janes (nord-ouest de Kukus) et sur Dogandzi. Quelques soldats grecs ont été blessés, au total.

LA FAUTE DE CATTARO

Puisque nous n'avons pas pu prendre Cattaro par mer, pour toutes sortes de raisons, plus mauvaises les unes que les autres, au dire de nos marins eux-mêmes, et que l'on saura quelque jour, puisque nous n'avons rien voulu tenter de large, il faut perdre tout espoir de prendre cette base d'opérations du côté de la terre, depuis que l'ennemi s'est emparé du mont Lovcen, véritable clef de la position.

Les regrets — on ne cesse pas de le répéter, tellement nous en avons — sont inutiles. D'ailleurs, nous pouvons bien affirmer que notre flotte n'a rien à se reprocher. Encore une fois, il est impossible de rien conter aujourd'hui, à ce sujet.

Mais il s'agit d'empêcher les Autrichiens d'utiliser cette base d'opérations, qui a une valeur telle que, si on ne l'annihile pas, toute action sur la côte de l'Albanie et, en général, sur toute la côte est de l'Adriatique inférieure, serait impossible.

L'un de nos sous-marins, le *Foucault*, a torpillé et coulé un navire de combat autrichien, c'est bien ; la flotte autrichienne n'est pas riche en navires de haut bord et, chaque fois qu'elle en perd un, sa valeur diminue sensiblement. Nos sous-marins en couleront d'autres. Ils peuvent évoluer aisément devant les bouches de Cattaro, où l'on trouve 100 mètres de profondeur d'eau à toucher terre ; les plus grands d'entre eux peuvent plonger rapidement et, sous des angles assez ouverts, sans craindre de piquer du nez sur le fond.

Dépendant, il y a un autre moyen d'obtenir le résultat que nous cherchons. Le blocus comporte des risques ; nous coulerons, de loin en loin, un bateau ennemi, mais nous en perdrons davantage de notre côté, parce que les nôtres seront plus exposés. Cet autre moyen, c'est l'embouteillage de l'entrée des bouches de Cattaro. Cette opération pourrait être tentée avec de grandes chances de réussite si elle était bien préparée et menée énergiquement. Le tout est de vouloir.

POÉSIE ET CRITIQUE

Il est décidément difficile d'être compris, surtout par ceux qui ne veulent pas comprendre. Pour avoir écrit dans un journal libre, — l'Œuvre — que déplorable est le champignonnage de mauvais rimaillers éclos depuis deux ans bientôt sur nos champs de bataille, je suis pris à partie par un échotier de l'*Intransigeant* et un chroniqueur du *Figaro*. Crime de lèse-poésie...

Mais, bons confrères intéressés, attaquer les versificateurs indésirables, c'est tout justement défendre les vrais poètes ! C'est parce que nous avons « soupé » des baladins, cabotins, acrobates, bavards, dont les rimes ne riment à rien, que nous voulons ouïr des voix éloquentes et émues. Les autres, on n'en veut plus. Notre floraison de poètes est riche est diverse, venue après celle des grands aînés. Et c'est Mme de Noailles et Régnier, Verhaeren, Jammes et Claudel, François Porché Bataille, Paul Fort, Fontainas, Georges Pioch, et ces jeunes, si charmants, André Salmon, Tristan Derème, Francis Carco, Roger Allard... Ceux-là succèdent à Moréas, Signoret, Griffin, à Toulet, à Jean-Marc Bernard... C'est à eux que va notre inclination.

Vous me répliquez — onques riposte ne porta davantage de faux — que vos amis, les poètes de salon et d'ambulance, abandonnent leurs droits d'auteur, et que M. Botrel est un brave homme, et que vos ronrons et clystères émoullent sont appréciés dans les hôpitaux. D'abord, j'en doute fort. Les poilus ne sont pas si bêtes... Et puis, quand ils ont sommeil, mieux vaut un cachet de véronal qu'un mirilton de Zamacois.

Il ne s'agit pas de bonnes intentions, de philanthropie. Il s'agit de poésie. Que les raseurs académiques et mondains aient « du cœur », nul n'y contredit. Il ne manquerait plus que cela, que ces gens-là ne fussent pas patriotes ! Ce que nous demandons au poète, c'est le souffle, le coup d'aile, le sens de la forme, la couleur, l'image. Je vous ai déjà cité le pitoyable Eugène Manuel de 70 et ses bonnes intentions. Que reste-t-il de ses ouvrages ?

De même que nous redoutons, au lendemain de la guerre, le retour offensif des peintres militaires, ligneux Detaille-Protais-Chaperon, ou des sculpteurs de « Victoires » en baudruche, et que nous espérons l'essor des Charlet, Raffet, Boissard de Boisdien de la jeune école ; de même que la mort d'un Albin Magnard nous laisse inconsolés ; de même attendons-nous, pour l'honneur artistique de notre pays, que les poètes fassent taire les rimeurs.

Reste la seconde objection : « Les critiques ne servent à rien ». Querelle ancienne (les crapauds crévent en leurs vieilles peaux, tandis que Philomela chante). Réponse : « Il en est des critiques comme des créateurs. Les bons sont utiles ; les autres, non. Quand Théodore Duret révèle Manet, il est utile ; et Gourmont, commentant le symbolisme, fait œuvre viable. Par contre, lorsque M. Doumic stigmatise « les farces, calembours, jurons, ordures, non-sens, et le raotage et le fatras » (sic) de l'auteur de *Sugasse*, c'est M. Doumic qui a tort. Et la gloire de Verlaine n'en est pas plus amoindrie que celle de Baudelaire, lorsque Brunetière le traita de « maniaque obscène ».

La fin du Montenegro

Après dix-huit mois d'une lutte héroïque, marquée de victoires que les triomphes serbes ont fait un peu oublier, le Montenegro succombe à son tour, vaincu par le manque de vivres et de munitions plus encore que par le nombre. La prise du Mont Lovcen, que cinq siècles de guerre contre l'Autrichien et contre le Turc avaient laissé inviolé, a scellé le sort du glorieux petit royaume. Du haut de la montagne qu'ont défendue jusqu'à la dernière minute les grosses pièces françaises et dont l'occupation coûte aux vainqueurs plus de morts qu'elle n'avait de défenseurs, les batteries autrichiennes ont pu bombarder à leur aise Cetigné.

La capitale monténégrine est à l'heure actuelle aux mains de l'ennemi, dont les divisions descendant de Bosnie et du Sandjak, le long de la Tara et du Lim, repoussent vers l'intérieur du pays les derniers soldats du roi Nicolas. Il est trop tard pour tenter quoi que ce soit pour sauver ces quelques milliers de héros qui, depuis trois semaines, se sachant perdus, ayant à peine de quoi manger, obligés de ménager leurs munitions, ont lutté à un contre vingt avec le même enthousiasme, la même vigueur, la même obstination que si la victoire était possible... Et il est douteux qu'ils aient, comme les Serbes, la suprême ressource de gagner l'Albanie.

L'encerclement des Monténégrins est à peu près complet. Il ne leur reste plus qu'une étroite issue vers Scutari, entre Antivari et Podgoritza, et la violence de l'effort autrichien vers Antivari prouve que l'ennemi ne reculera devant aucun sacrifice pour barrer cette route et obliger l'armée monténégrine à la reddition.

La résistance peut se prolonger quelques jours encore, sporadique et locale, vers Nikitchitch et Kolachin, mais la faim et le froid ne tarderont pas à avoir raison des plus intrépides. Et il ne saurait être question d'une guerre de partisans, les munitions manquant. Dès à présent le Montenegro, militairement, a cessé d'exister.

Ce n'est pas l'heure d'examiner s'il eût été possible d'éviter ce nouvel échec. La vérité se saura un jour et les responsabilités s'établiront alors, qui ont permis l'écrasement de ce petit peuple et on n'oubliera pas qu'il a préféré mourir que violer, en acceptant la paix avantageuse offerte par deux fois à son roi, la parole qu'il nous avait donnée.

L'importance de la victoire autrichienne sur le Montenegro, outre qu'elle assure, par la prise du Lovcen, la suprématie navale dans l'Adriatique à nos ennemis, est qu'elle va permettre aux armées du général Kowess une offensive de vaste envergure en Albanie, où elles vont pouvoir descendre vers la ligne Durazzo-Elbasan-Ochrida en balayant tout devant elles. Elles ne rencontreront plus, en effet, d'autre opposition que les troupes italiennes, renforcées des quelques milliers de partisans d'Essad pachas, et il est à prévoir que les uns et les autres se retireront à l'abri des villes de la côte. Quant aux soldats serbes, il faut simplement souhaiter qu'on ait le temps de les évacuer tous sur Corfou et Bizerte.

L'Albanie occupée, à son tour, comme l'est déjà la Serbie, comme le Montenegro le sera demain, il suffira de très peu de monde pour y maintenir l'ordre. Et les Albanais se mettront volontiers à la solde de Vienne pour coopérer à cet asservissement de leur pays, comme ils se seraient mis, le cas échéant, à celle des Alliés. Toutes les forces austro-bulgares-allemandes jusqu'ici éparpillées un peu partout à travers la péninsule balkanique, que l'état-major allemand voulait « nettoyer » à fond avant de s'engager plus avant, se trouveront alors disponibles pour coopérer à l'assaut contre Salonique.

Ce qui s'est passé depuis deux mois, je l'avais prévu ici même dans les premiers jours de novembre. Le plan était trop dans la manière méthodique des Allemands pour n'être pas de vérité évidente. Ayant l'initiative de la manœuvre, ils ont sérié leurs tâches et, comme Horace pour les Curiaque, attaqué et vaincu successivement chacun de leurs adversaires. Les Serbes écrasés, ils nous ont « fixés » en Macédoine. Doutant alors de parvenir à nous abattre avec les forces qu'ils avaient sous la main, ils se sont retournés contre le Montenegro et ce qui demeurait de Serbes, et, ceux-ci anéantis, ils vont, enfin, s'occuper de Salonique.

L'ampleur de notre effort en Macédoine et l'ambiguïté de plus en plus périlleuse de l'attitude grecque ont, en effet, obligé les Germano-Bulgares à consacrer plus de peine et de temps qu'ils n'avaient compté au règlement de cette question, d'une importance vitale pour le succès de leurs projets. Il y a trois semaines, ils pou-

saient n'avoir affaire devant Salonique qu'aux seuls Anglo-Français. Ils estiment probable aujourd'hui — les Bulgares en sont quant à eux convaincus — que les circonstances nous donneront l'appui des Grecs. Pour parler de ce danger nouveau, ils ont pressé l'offensive contre leurs derniers adversaires sur l'Adriatique.

La défaite monténégrine, reconnue nécessaire pour le succès des futures opérations contre nous par le grand conseil de guerre que Mackensen a présidé à Sofia à la fin de décembre, rendra disponibles, pour contenter les velléités grecques et attaquer Salonique, la plus grosse partie des 17 divisions autrichiennes des Kowess.

Voilà ce que signifie, sans phrases, la fin du Monténégro.

Henri Pozzi

Y a-t-il réciprocité ?

M. Anglés, député, a posé une question écrite au ministre des affaires étrangères, demandant s'il est bien certain que la réciprocité absolue, promise le 15 novembre dernier, soit établie à l'heure actuelle dans le traitement des prisonniers français et allemands au point de vue de la nourriture, et notamment en ce qui concerne la ration de pain.

Le ministre n'a pas encore répondu, mais très probablement il le fera par l'affirmative et dans ce cas les parents qui ont des enfants prisonniers en Allemagne pourront être tranquilles. A en juger par la façon dont sont traités chez nous les prisonniers allemands, les nôtres ne doivent pas être malheureux en Allemagne, toujours en admettant que la fameuse réciprocité existe vraiment.

On nous écrit, en effet, que les Boches détenus dans un camp de l'Allier touchent trois quarts de vin par jour, alors que nos soldats du front n'en touchent que deux. C'est à un de leurs sous-officiers que revient le soin de choisir la viande qui leur est destinée, et celui-ci s'acquitte de sa mission en connaisseur et avec un zèle scrupuleux : il choisit les meilleurs morceaux pour ses hommes.

Quant au travail imposé aux prisonniers, il n'est pas au-dessus des forces humaines. Il consiste à abattre quotidiennement deux sapins dont le diamètre n'exède pas quarante centimètres. Enfin, pour que ces braves soient tout frais en arrivant au travail, on les conduit en camions automobiles, leur évitant ainsi de faire à pied quatre ou cinq kilomètres.

Enfin, si nous ajoutons qu'ils ont deux heures pour prendre leur repas et la liberté de se promener dans le village, on conviendra que le régime auquel ils sont soumis n'a rien de barbare.

Hors d'œuvre

QUAND FINIRA LA GUERRE ?

Ma concierge désire savoir quand finira la guerre. Chaque jour, elle me pose la question, s'imaginant que les journalistes savent beaucoup plus de choses qu'ils n'en disent dans leurs journaux. Au contraire, ils en savent beaucoup plus qu'ils n'en disent. Et, pour mon compte, je sais que j'en sais beaucoup moins que ma concierge elle-même.

Néanmoins, je lui réponds toujours, pour lui faire plaisir.

Le lundi, je lui dis :

— La guerre finira le 27 janvier 1916 (ou 1917). Retenez cette date... En effet, c'est le 27 janvier 1871 qu'une apparition annonça la fin de la campagne pour l'année 1870.

Le mardi, je dis à ma concierge :

— Préparez-vous à revoir votre mari à la fin de mars. C'est le terme annoncé, par la voyante de la rue Leprieux, aux personnes charitables qui l'avaient promenees en auto-taxi (pour plus de détails, voyez le Journal des Débats). Ainsi, dans deux mois, vous cesserez de trembler pour votre époux qui garde une pile de pont dans la Haute-Vienne.

Le mercredi, je donne à mon pronostic une base pratique :

— Voyez les tarifs des Compagnies anglaises d'assurances : pour toucher une somme de 100 francs le 31 décembre 1916, au cas où la guerre ne serait pas terminée, il faut verser tout de suite une somme de 55 francs. Ainsi, les assureurs anglais, gens pratiques et clairvoyants, estiment qu'il y a 45 chances sur 100 que la guerre ait pris fin à cette époque.

Le jeudi, je m'appuie sur la stratégie militaire :

— Lisez, madame, cette opinion autorisée d'un de nos plus éminents critiques : « Le jour où l'un des adversaires, faute d'hommes, d'argent ou de munitions, se verra contraint de demander la paix (et tout porte à croire que ce seront nos ennemis), ce jour-là, nous serons bien près de voir la fin de la guerre... »

Mais, le samedi, c'est ma concierge qui me dit :

— Ecoutez, je vais faire une réussite pour savoir quand finira la guerre. Si vous me promettez la discrétion, je vous promets de vous confier ce que m'auront dit les cartes.

ZETTE

L'Etat, la vache et le veau

Ce n'est malheureusement pas une fable.

Il existe, dans plusieurs communes du camp retranché de Paris, des parcs à bestiaux créés au commencement de la guerre et, depuis lors, devenus complètement inutiles. Mais ces parcs ne cessent pas de coûter à l'Etat des sommes intéressantes.

A Levallois-Perret, le parc contient 1,700 vaches qui coûtent par tête et par jour la somme de 3 francs. Ces vaches occupent 107 militaires, en outre du per-

sonnel civil. Mais elles ne s'en portent pas mieux pour cela ; un tiers d'entre elles est atteint de tuberculose ; avant six mois elles seront toutes contaminées.

En attendant, elles donnent des veaux. C'est une consolation. Mais comme la gestation pour les bovidés est de 270 jours, un habitant de Levallois, très fort en arithmétique, a calculé que chaque veau amené à terme revient au prix de 810 francs.

N'allez pas croire que la dépense est compensée par la vente du lait et du beurre... Pas du tout... Le lait est généralement abandonné aux gens du pays qui veulent bien prendre la peine de venir traire les vaches, cependant que les Parisiens tirent la langue.

Ainsi, la dépense de 5.100 francs par jour est absolument nette, et le prix de revient du veau rigoureusement exact.

Ceux qui n'ont point

L'Ecole des mines, sur les hauteurs du boulevard Saint-Michel, abrite l'état-major de « Trésor et Postes ».

Or le personnel de cet état-major compte de nombreux commis des postes mobilisés et bombardés officiers, cumulant par ordre, comme tels, leurs appointements mensuels de commis à 250, à 400 ou 500 francs, avec la solde correspondant à leur grade, de 350 à 600 ou 700 francs par mois, le tout aux frais de « la princesse ».

On est mieux là, certes, que derrière un guichet public. Sans compter qu'à l'entrée et à la sortie, sur le boulevard Saint-Michel, devant le passant goguenard, un factionnaire R. A. T. présente militairement les armes à ces messieurs.

Humeur boche

Une agréable anecdote circule actuellement en Allemagne. Elle prouve que le kronprinz n'est pas aussi populaire qu'on le dit, et que les Boches ne sont pas aussi bêtes qu'on le croit.

La scène se passe au conseil de révision pour la réforme, à Francfort sur le Mein. — Monsieur le médecin, dit un premier client, j'ai un bras qui a été cassé et qui est plus court que l'autre.

— Ça n'a aucune importance. S. M. le kaiser a bien un bras plus long que l'autre, et ça ne le gêne pas pour faire la guerre à toute l'Europe... Bon pour le service armé.

Un deuxième assujetti se présente.

— Je suis, dit-il, perclus de rhumatismes.

— Tant mieux. Le maréchal von Hindenburg, lui aussi, est tortu de rhumatismes, et il a conquis la Pologne. Il nous faut beaucoup d'hommes comme ça... Bon pour le service armé.

Arrive un pauvre être n'offrant aucune apparence humaine et que traînent deux gendarmes.

— C'est un idiot de naissance, explique un gendarme. Nous l'avons amené tout de même.

— Mais comment donc !... Est-ce que S. A. le kronprinz n'est pas devenu général !... Bon pour le service armé.

La Chine est un pays charmant

On mande de Pékin que le général gouverneur de la province de Koéi-Tchéou a trouvé un moyen de résoudre le problème qui passionne tous les mandarins de Chine. Il a télégraphié au gouvernement pour lui conseiller de réunir une assemblée nationale qui se prononcera sur le point de savoir si, décidément,

les Chinois se trouvent en République ou sous le régime monarchique.

D'autre part (et ceci prouve que les Chinois ne nous ont pas emprunté que nos culottes), les troupes de la septième division se déclarent prêtes à marcher contre les insurgés à la condition qu'on augmente leur solde de cent dollars.

Il faudra encore indiquer aux troupes de la septième division de quel côté de la barricade se trouvent les insurgés.

Une petite spéculation

Aux environs de Bruxelles, un gradé boche se présente dans une ferme, accompagné d'un soldat. Il demande à acheter une poule.

— Combien ? demande-t-il à la fermière.

— Cinq marks, répond la bonne femme.

Le gradé paie, et tend la volaille à son subordonné, qui lui tord le cou, la vide, et lui ouvre l'estomac.

Cette autopsie a pour but de retrouver dans l'estomac de la poule quelques grains de blé non digérés.

On montre alors à la fermière le texte du dernier arrêté de von Bissing, qui interdit de nourrir les volatiles avec du grain. Il n'y a plus qu'à faire payer à la délinquante les cinquante marks d'amende.

Ça fait quarante-cinq marks de bénéfice ; et les Boches n'oublient pas d'emporter la poule.

Subventions

Le Bulletin Municipal du 14 janvier 1916 donne la liste des subventions accordées à divers orphelinats du département de la Seine.

Les sommes attribuées varient de 200 francs à 3,000 francs pour chaque œuvre.

Exception est faite pour l'Orphelinat maçonnique, 19, rue de Crimée, qui touchera 10,000 francs.

Il pleut sur le temple. Mais c'est une pluie d'or.

Les questions à l'« Officiel » (Suite)

7460. — Question écrite, remise à la présidence de la Chambre, le 16 janvier 1916, par M. André Paisant, député, demandant à M. le ministre de la guerre si un homme qui épouserait une veuve, mère de six enfants, serait considéré comme père de six enfants et suivrait le sort de la classe 1887.

Voilà un nouveau filon pour les aspirants à l'embuscade. Mais il faut être renseigné et attendre la réponse du ministre avant d'épouser la veuve aux six enfants ; sans quoi la spéculation pourrait être désastreuse.

Mais voici autre chose pour les amateurs :

7263. — Question écrite, remise à la présidence de la Chambre, le 13 janvier 1916, par M. le comte de Hercé, député, demandant à M. le ministre de l'agriculture de s'entendre avec M. le ministre de la guerre pour qu'il renvoie chez eux les propriétaires de haras mobilisés de la réserve et de la territoriale en vue d'assurer la monte pendant la période du printemps, ajoutant que dans la Mayenne cette industrie rend de précieux services à l'élevage national et qu'il importe de donner toutes facilités aux éleveurs et étalonneurs.

Qui a lu l'Œuvre aujourd'hui la lira demain

« AUX PETITS DES OISEAUX IL DONNE LA PATURE »...



Géographie de la guerre

ENCORE LE FROID et le chaud

Les Monténégrins viennent de défendre héroïquement, durant plusieurs jours, en plein hiver, les hauteurs du Lovcen (1.750 m.) qui leur ont été, hélas ! finalement arrachées. Les Français se battent sur les croupes du Vieil-Armand qui culmine à près de 1.000 mètres (956 m.) et de son voisin dominant, le Molkenrain, qui dépasse 1.100 mètres (1.125 m.). Il semble que, sauf dans les régions supérieures à 2.000 mètres, les Italiens commencent sur tout leur front une sorte d'offensive générale... C'est bien le moment — mi-janvier — de parler encore une fois de la résistance des méridionaux au froid.

J'avais traité une première fois de ce sujet dans l'Œuvre, le 15 novembre dernier, et c'est cet article qui m'a valu le plus grand nombre de lettres de nos lecteurs. Certains faits qu'ils m'ont signalés sont d'une telle importance que je dois à tous de citer des extraits de quelques-uns.

M. B. de Chancel, de Bougie (Algérie), m'a écrit :

...Un surtout de vos articles m'a frappé : c'est celui où vous indiquez le fait singulier de la résistance au froid des méridionaux et des Scandinaves au soleil. Il est en Algérie un fait bien connu et qui relève de la même observation. Les Français du Nord qui se fixent en Algérie ne souffrent jamais de la chaleur la première année ; et les Algériens qui vont passer l'hiver en France supportent parfaitement bien le froid auquel ils ne sont pas habitués. On l'a, du reste, vu dans les tranchées l'hiver dernier.

Mais il n'y a pas que l'homme à se comporter ainsi, et c'est là que je voulais en venir. Une batterie d'artillerie actuellement en Champagne (mi-novembre) n'a pas encore d'abris pour ses chevaux, et il fait déjà sérieusement froid. Les « barbes » amènés d'Afrique supportent vaillamment toutes les intempéries : les chevaux du Canada, bêtes splendides, ont toujours quelque chose. Et pourtant ils sont habitués au froid !.

Un autre correspondant, un Anglais de Maurice, résident à Paris, M. R. Hein, également inconnu de moi jusqu'alors, s'est ainsi exprimé :

Je puis vous certifier que vous êtes dans le vrai. Né sous les tropiques, à l'île Maurice et y ayant vécu toute ma jeunesse et ma vie d'homme, je puis vous affirmer que je supporte bien mieux que n'importe quel Français les plus grands froids et que, dans mon pays, j'ai toujours constaté que les Européens — Anglais, Français, voire Suisses allemands — ne se trouvaient pas mal des plus grandes chaleurs, surtout quand ils n'ont pas encore acclimatés. [Cette fois-ci, c'est moi qui souligne.]

Je conclus donc avec vous qu'une provision de chaleur emmagasinée par ces organismes d'hommes nés sous les tropiques leur permet de subir pendant un certain temps les froids les plus rigoureux, et vice versa... En tout cas, les gens du Nord de l'Europe supportent bien mieux que ceux du Midi le climat débilissant de la côte malgache, mais ce pour une période ne dépassant pas trois années.

Un docteur ès-lettres, M. Pélagaud, qui est devenu, près d'Antibes, un habile horticulteur, et que l'Association française pour l'Avancement des Sciences connaît comme étant un bon observateur, assidu à ses congrès annuels, m'a envoyé un vrai mémoire que je regrette de ne pouvoir citer en entier. Ses remarques expérimentales sont fort curieuses :

Je suis convaincu que l'organisme humain accumule le froid ou la chaleur dans des conditions que je ne puis préciser, mais qui ne disparaissent que très lentement et après un long espace de temps.

J'ai eu occasion, au cours de ma vie, de

faire plusieurs séjours de longue durée (à huit ans chacun) sous les tropiques (ce qui me permettait de faire un voyage d'aller et de retour à chaque voyage d'aller que j'aurais beaucoup mieux la chaleur que ceux qui habitent le pays, tandis que mon retour en France c'était le froid qui m'incommodait plus. A mon arrivée dans les îles de l'Océan Indien tropical, la température moyenne de 33° me paraissait un délire pendant toute une année ; à la seconde saison des pluies (été austral), la chaleur humide commençait à devenir un peu plus lourde ; à la troisième, j'aspirais à quelques semaines d'hiver, et lors de la quatrième j'en souffrais absolument autant que les camarades. Aussi me paraît-il aujourd'hui parfaitement absurde d'entendre dire qu'on s'habitue à la chaleur. Tout au contraire, on ne s'y habitue pas ; on souffre de plus en plus.

Un retour, même phénomène en sens inverse. Je ne sentais plus le froid ; je me rappelle qu'un soir, peu après être rentré de mon plus long séjour sous les tropiques (huit ans et demi consécutifs), je me trouvais à Lyon et j'étais allé, le mardi 15 décembre 1892, passer la soirée chez mon ami Chantre (qui est un véritable savant et un célèbre anthropologiste).

Vers minuit, nous revenions en bande. Je sentais qu'il faisait un peu frais, mais pas trop, et j'avais laissé mon pardessus de drap ordinaire largement ouvert, lorsqu'un de mes compagnons, un Lyonnais de Lyon qui n'avait jamais perdu de vue — comme on dit — la colline de Fourvières, se précipita sur moi en s'écriant : « Mais malheureux ! vous êtes fou ! Par ce froid terrible, vous allez « prendre le mal de la mort » ! Voulez-vous bien fermer votre pardessus et mettre votre cache-nez ! »

Et comme je répliquais qu'il ne faisait pas grand froid, il me prit par le bras, m'emmena vers le grand baromètre d'officier, à l'angle du quai du Rhône, et me montra que cet instrument marquait 20 centigrades au-dessous de zéro ! température d'ailleurs tout à fait exceptionnelle à Lyon, vague brusque de froid dont on n'a pu déterminer, que je sache, l'origine et la cause.

Et bien, j'avais, alors, tellement accumulé dans mes veines les rayons lourds et la pesante brûlure du soleil tropical que je ne sentais même pas ce froid extraordinaire. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'aujourd'hui, après vingt ans de séjour en France depuis mon retour, je suis redevenu aussi frileux qu'avant mon premier départ. Par contre, je crains toujours plus qu'autrefois la chaleur des étés provençaux...

Honneur aux fidèles lecteurs de l'Œuvre de leur si intelligente collaboration spontanée ! L'on me permettra de conclure encore avec l'un d'entre eux : « Aimons la science qui anime les choses inertes et détestons celle qui pétrifie les choses vivantes ! »

Jean Brunhes,
Professeur au Collège de France.

Le désordre règne au Havre

Depuis le commencement des hostilités, le port du Havre, où l'encombrement des marchandises a été une cause de gêne générale pour notre industrie et notre commerce, a reçu la visite de maints ministres, sous-secrétaires d'Etat et hauts fonctionnaires qui allaient sur place étudier la cause du mal afin de trouver le remède. Il n'en est pas un qui, au retour, n'ait déclaré que, « grâce aux mesures prises », tout allait rapidement rentrer dans l'ordre.

Il paraît cependant que, même à l'heure actuelle, il y a encore beaucoup à dire sur l'organisation de notre grand port normand. C'est tout au moins l'avis d'un commerçant de notre connaissance qui, depuis fin octobre dernier, a trois ou quatre mille colis immobilisés sur les quais du Havre par suite du manque de camions, du manque de wagons, du manque de main-d'œuvre et aussi, prétend-il (mais nous lui laissons toute la responsabilité de cette assertion) par suite de l'anarchie qui règne dans tous les services du port.

Malgré tous ses efforts et ceux des transitaires auxquels il s'est adressé, il ne peut parvenir à faire réexporter ses marchandises.

Aussi son étonnement a-t-il été profond et grande sa colère quand il reçut, il y a trois jours, une lettre du commandant du port du Havre le sommant d'avoir à faire enlever dans les quarante-huit heures, sous peine de contravention et sans préjudice des frais de transport, magasinage, assurances, etc., les chargements qu'il essaie en vain de faire sortir du Havre depuis plus de deux mois.

La plaisanterie est assez bonne, mais où elle prend un caractère de haute fantaisie, c'est lorsqu'on découvre que la sommation du commandant du port est basée sur une ordonnance de... 1684.

O Louis XIV ! ô Colbert ! ayez pitié de nos pauvres commerçants !

M. S.

La révision des permis de séjour

La commission instituée par le ministre de l'intérieur pour la révision des permis de séjour accordés aux étrangers a commencé ses travaux sous la présidence de M. Brolet, conseiller d'Etat.

Suivant les instructions verbales données par le ministre de l'intérieur aux membres de la Commission, dès le premier jour, les travaux de la Commission portent : on s'occupe d'abord des permis de séjour accordés aux Russes et aux Italiens et aux étrangers qui, légalement sujets des nations ennemies, ont été en raison de leur origine (Polonais, Roumains, Tchèques, etc.) l'objet d'une mesure de faveur mais aussi sur les permis accordés aux Allemands et aux Austro-Hongrois.

La Commission s'en est déjà préoccupée.

Toutes les lettres ou communications relatives aux abonnements et changements d'adresses doivent être adressées à l'Administrateur de l'Œuvre.

Chez nos alliés De Tornea à Petrograd

Arrivés à Tornea, où nous avions accompagné le convoi, nous sommes obligés de laisser suivre sans nous à la gare ; il faut déposer nos passeports, et nous retrouvons dans la monotonie terne de ce long voyage.

Nous pénétrons dans une vaste salle d'attente, ancienne grange dont le sol de terre battue a été couvert d'un épais linoléum et où d'énormes poêles entretiennent une chaleur suffoquante.

Quelques minutes, et nos deux passeports sont apportés par un gendarme qui nous fait monter par un escalier de menuier au fait d'un officier, lequel nous donne à remplir l'indispensable imprimé et nous congédie en nous informant que nos passeports nous seront remis dans le train.

Redescendus au milieu de nos compagnons, que nous sommes surpris de trouver presque tous réunis, ils nous apprennent qu'une fois entré on ne sort plus. Des agents de police sont dans la salle, des gendarmes gardent la porte. Nous resterons là jusqu'à ce que le train de Petrograd soit arrivé, et après que les voyageurs qu'il amène auront à leur tour franchi la frontière.

La sonnerie du téléphone tinte à chaque instant. C'est que le train attendu depuis onze heures n'est pas encore là. Il est trois heures.

On fait contre mauvaise fortune bon cœur. Les groupes se reforment et le buffet, médiocrement approvisionné, n'a plus bientôt à servir que du café et du thé. Plus un sandwich, plus un morceau de pain.

Enfin, à cinq heures, nous sommes libres et, dans la nuit presque aussi claire que le jour, le froid aggravé d'une bise glaciale, nous nous dirigeons vers la gare située à quelques centaines de mètres. Après un nouveau passage dans les bureaux de la gendarmerie, nous pouvons nous installer dans le train.

A travers la Finlande

5 novembre (17 h. 10)
au 6 novembre (23 h. 23).

A peine en route un officier de gendarmerie accompagné de deux gendarmes remet les passeports. Ils ne quitteront le train que pour être remplacés par d'autres et c'est ainsi escortés que nous traversons la Finlande, car nous ne sommes pas encore en Russie. La vraie frontière russe est à Beloostrov où nous arriverons demain soir vers 20 heures.

La Finlande jouit d'une certaine autonomie qui se manifeste notamment par sa monnaie spéciale. Nous avons compté en livres et en shillings en Angleterre, en couronnes et en orcs en Norvège et en Suède, nous allons compter en marks et en pénings en Finlande, ce n'est qu'en Russie que nous comptons en roubles et en kopeks.

Le mark finnois, malgré son appellation allemande, est une monnaie métrique équivalente à notre franc, de même le pennig correspond à notre centime. Malgré ces appellations boches il semble bon de se servir de cette monnaie d'une conception si logique et d'un emploi si simple. C'est un peu de France que l'on retrouve !

Le pays ressemble à ceux que nous venons de traverser depuis huit jours. Grand lacs, grandes forêts. Mais à mesure que l'on descend vers le sud, on voit plus de cultures, on aperçoit quelques routes ; les villages sont moins rares, de plus en plus importants ; on traverse de grandes villes. C'est avant tout le pays du bois. On s'en sert pour tout. Travaux d'art, maisons, églises, mairies, tout est en bois et certaines constructions sont énormes. Les toits des poêles gigantesques sont faits avec du bois, c'est avec du bois que sont chauffées les locomotives.

Voyage monotone, on approche du but, on a hâte.

Après avoir dû renoncer au vin à Londres, nous allons être obligés de renoncer à la bière à laquelle on s'était habitué. L'alcool, toutes les boissons alcooliques, le vin, la bière, se trouvent encore ici mais à des prix invraisemblables, car les prix anciens déjà très élevés ont été majorés de 80 0/0 à titre d'impôt de guerre. A partir de Beloostrov, au delà de la vraie frontière russe, nous n'en trouverons plus. Le café fort mauvais, le thé, la limonade, les eaux minérales et le kvass, ce liquide jaunâtre acide, obtenu par la fermentation de pain noir dans de l'eau, vont être les seules boissons possibles.

Mais nous voici à Beloostrov.

A Beloostrov

Nous devons d'abord descendre avec nos bagages à main qui sont minutieusement visités, bouculés, bouleversés ; les gros bagages ne seront visités qu'à Petrograd. Il faut se rendre ensuite au visa des passeports.

Une grande salle dont le milieu est occupé par une table énorme recouverte d'un tapis vert et autour de laquelle quinze personnes peuvent facilement écrire.

A l'angle du panneau, en face et à gauche de la porte d'entrée, une grande icône très illuminée, surchargée de dorures. Devant brûle une lampe.

En face, les portraits du tsar, de la tsarine et du tsarévitch. Nous retrouverons portraits et icônes partout ; dans les salles d'attente des gares, dans tous les bureaux des administrations de l'Etat ou des administrations privées, dans les hôtels, les restaurants, cafés, dans la plupart des maisons particulières, enfin à chaque pas dans les rues. Tout bon Russe doit se signer trois fois devant chaque icône et, pour qui veut ne pas manquer à cette marque du culte orthodoxe, l'attention doit être continuellement en éveil.

Sur la porte, un gendarme me remet un imprimé beaucoup plus complet que tous ceux que j'ai remplis jusqu'ici. Il faut répondre à chaque question, signer et donner la feuille avec son passeport.

Un travail de contrôle et de vérification se fait dans plusieurs bureaux attenants à la grande salle, puis chacun est appelé pour fournir oralement les derniers renseignements. On vous demande votre portefeuille que l'on fouille consciencieusement. Si rien de cloche, on vous remet votre passeport et vous pouvez regagner votre wagon.

Un incident : une jeune fille russe, juive,

qui vient de Genève, où elle a obtenu son diplôme de chirurgien-dentiste, est appelée et conduite dans une petite salle. Elle en ressort au bout de quelques minutes, blanche comme une morte et toute tremblante. On la questionne. On vient de la faire mettre complètement nue et l'on a tout fouillé, tout retourné, linge et vêtements !

L'impression est pénible, mais que dire et que faire ?

Nous repartons bientôt et, une heure après, nous sommes à Petrograd.

P. B.

(A suivre).

Nos musées nationaux

Le ministre de l'Instruction publique, plusieurs fois questionné à ce sujet par des parlementaires qui s'étaient fait les porte-parole du public, vient de faire connaître la situation des musées nationaux au point de vue de l'accès des visiteurs.

C'est par mesure de précaution et par suite du manque de personnel que la plupart des musées nationaux, et notamment le Louvre, ont dû être fermés. L'administration des Beaux-Arts a cependant fait un effort pour satisfaire le public dans une certaine mesure. C'est ainsi que le musée du Luxembourg est maintenant ouvert normalement.

A Versailles, le musée est ouvert en partie les mercredis et samedis ; de même les deux Trianons, et le musée des voitures, le jeudi et le dimanche.

La question d'augmentation du personnel en vue de l'extension des jours d'ouverture des musées nationaux a déjà été envisagée ; on avait bien songé à faire appel à des femmes de gardiens mobilisés ainsi qu'à des soldats mutilés, mais il serait impossible d'imposer à ces deux catégories d'auxiliaires des travaux aussi pénibles que l'entretien des parquets et la manutention des tableaux et des statues.

Néanmoins l'administration des Beaux-Arts va rechercher encore s'il est possible d'ouvrir à tour de rôle quelques salles du musée du Louvre.

Souhaitons que l'administration réussisse, car ce serait pour les blessés et convalescents qui sont à Paris, où ils ne savent que faire, une grande distraction de pouvoir aller de temps à autre passer une couple d'heures au Louvre que beaucoup d'entre eux ne connaissent pas.

Le commandement de la 15^e région et les bistros marseillais

Le général Servière, commandant la 15^e région, et le général Bernard, gouverneur de Marseille, viennent d'être relevés de leur commandement. Le ministre de la guerre a pris cette décision à la suite d'un rapport du général d'Amade, inspecteur du 5^e arrondissement, sur les tempéraments que ces deux généraux avaient cru devoir apporter à la réglementation des débits de boissons.

Les débits marseillais protestent contre cette réglementation qu'ils estiment trop sévère et ils menacent, au cas où satisfaction ne leur serait pas accordée, de fermer tous leurs établissements pendant la journée du 24 janvier.

D'autre part, M. Bouisson, député des Bouches-du-Rhône, a immédiatement adressé une demande d'interpellation au ministre de la guerre.

Le général Gallieni n'a qu'à bien se tenir.

LE CONTROLE DU PRIX DU SUCRE

La commission constituée pour contrôler le prix du sucre et préparer les bases de la prochaine campagne, s'est réunie sous la présidence de M. Clémentel.

En ouvrant la séance, le ministre a exposé quelles étaient les raisons d'intérêt général qui faisaient intervenir le gouvernement dans cette question essentielle de l'alimentation, et il a ensuite indiqué les points sur lesquels la commission devait faire porter son examen. La commission aura à se préoccuper tout de suite de déterminer quel est l'écart existant entre le sucre brut et le sucre raffiné et la majoration qu'il y aura lieu de fixer pour le sucre cassé et rangé en boîtes. De plus, la commission devra apprécier le délai qu'il conviendra de laisser au commerce de détail pour l'application des nouveaux prix fixés afin de ne pas léser les intérêts des commerçants qui ont pu acheter à des prix légèrement supérieurs.

La commission a également à rechercher quelles sont les dépenses réelles de fabrication afin d'arriver à un prix de vente au détail le moins élevé possible.

Le prix des denrées dans les pays envahis

Les ménagères parisiennes se plaignent que la vie est chère. Que diraient-elles si, comme la Lilloise évacuée, elles avaient dû pendant tout le temps de leur séjour forcé à Lille, payer les prix dont la liste que nous est communiquée est tirée de son livre de dépenses et nous donne un aperçu :

Huile d'arachide.....	le litre	9 »
Beurre (très rare).....	le kilo	11 »
Viande (bœuf, mouton, une fois par semaine).....	le kilo	8 »
Cheval (blessé et abattu).....	le kilo	6 »
Lard (très rare).....	le kilo	10 »
Lait (très rare).....	le litre	1 »
Pommes de terre.....	le kilo	1 05
Oufs (exceptionnel).....	la pièce	0 75
Sucre (très rare).....	le kilo	2 50
Farine de blé (très rare).....	le kilo	2 25
Savon noir (incroyable et inutilisable).....	le kilo	1 50
Savon blanc (n'existe plus).....	le kilo	—
Pain blanc (froment et riz, très rare).....	le kilo	2 50
Oignons.....	le kilo	1 25
Carottes et poireaux.....	la pièce	0 15

Il n'y a plus d'essence, ni de pétrole ni de caoutchouc ; plus de fil !

On ne trouve plus de bière. La consommation de l'alcool, sous quelque forme que ce soit, est interdite par l'autorité allemande.

Tous les cafés sont fermés.

Enfin, les envahisseurs ont réquisitionné les bicyclettes, les appareils photographiques, le cuivre, l'étain, le caoutchouc, la vieille ferraille et... les vieux bouchons !

LA CRISE des Transports

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]
Rouen, le 13 janvier 1916.

Pour ne pas être accusé d'exagérer et de présenter la situation comme plus compliquée qu'elle ne l'est réellement, j'ai tenu à me procurer des chiffres officiels. Les voici tels qu'ils m'ont été donnés et on verra que j'étais encore au-dessous de la vérité en évaluant à quatre cent cinquante le nombre des bateaux actuellement en panne à Rouen.

Alors qu'on n'en comptait que quatre cent vingt-huit dans les premiers jours de l'année, il y en avait cinquante de plus à la fin de la semaine dernière. C'est ainsi que le dégelage s'effectue. Il continue de la même manière.

Cinq cent six bateaux chargés sont aujourd'hui en panne faute de traction pour la remontée de la Seine vers Paris, l'Est ou le Centre. Et pendant que les péniches attendent patiemment des remorqueurs, de nombreuses usines attendent impatiemment leurs charbons.

Le trafic de la basse Seine diminue et cette diminution est d'importance. La statistique publiée par le *Journal de la Navigation* indique pour la seconde quinzaine de décembre — comportant seize jours au lieu de quinze dans la première — que les expéditions fluviales au port de Rouen se sont élevées à 164.307 tonnes seulement, au lieu de 175.998 pendant la première quinzaine. Leur tonnage total pour le mois de décembre n'atteint que 340.305 tonnes au lieu de 467.267 tonnes en novembre et 556.585 tonnes en octobre.

La descente est rapide. Il n'est pas besoin d'être un grand calculateur pour constater que la baisse est d'environ 40 0/0 depuis le mois d'octobre où les conditions atmosphériques favorisèrent, il est vrai, la navigation.

Mais la crue se termine. La Seine a déjà baissé de 1 m. 50 et le relèvement des barrages est commencé. Il est permis d'espérer que les difficultés n'iront pas en augmentant, si le vent continue sans pluie, surtout que les arrivages maritimes diminuent sensiblement depuis quelques jours. On est persuadé ici qu'au prix d'un gros effort le stock énorme des bateaux chargés en souffrance doit aller en décroissant. Les sociétés de navigation et les compagnies de remorquage sont-elles en état de produire cet effort ? C'est peu probable malgré leur évidente bonne volonté.

Leurs remorqueurs ont dû fournir l'été dernier un effort considérable. A force d'usage ils se sont usés et beaucoup ont besoin de réparations. Rien n'est plus facile, dira-t-on, qu'on les remette en état. Avec quel personnel ? La plupart des ateliers des sociétés propriétaires n'ont pas d'ajusteurs et très peu de chaudronniers.

C'est ainsi que la maison réputée pour posséder le meilleur matériel de la Seine — à quatre de ses plus puissants remorqueurs en réparation.

Faute d'ouvriers, les chalands, et les remorqueurs surtout, n'ont pu être entretenus aussi soigneusement qu'il eût fallu. A chaque avarie qui se produit les pièces de rechange ne sont pas prêtes et quand, par hasard, on en trouve, il n'y a personne pour les monter. Cette question de l'entretien du matériel est cependant très délicate. Et elle n'était pas ignorée de ceux qui sont payés pour savoir.

Les remorqueurs de basse Seine ont été acquis un peu partout et sont de types très variés. Seules les « Guêpes » ont été construites par séries et possèdent une réserve de pièces de rechange. Les remorqueurs de « La Pénichienne » proviennent bien de la même maison de construction, mais celle-ci se trouve dans la Belgique envahie.

On a parlé pour remédier à cette crise d'acheter des remorqueurs en Hollande et en Angleterre. Cette solution n'est guère réalisable. En outre du risque qu'on courrait, et que l'*OEuvre* a déjà dénoncé, de payer très cher aux neutres du matériel de nationalité ennemie, on n'est pas certain que nos alliés disposent de tant de remorqueurs qu'ils soient disposés à vendre puisqu'ils sont venus chercher chez nous, il y a quelques mois, pour les envoyer dans la région de l'Yser, de petits remorqueurs qui, maintenant, font défaut sur la Marne.

Il serait plus logique de tirer tout le parti possible de nos ressources en traction qui pourraient être suffisantes. Il suffirait pour cela de réparer quelques erreurs qui ont été commises à la mobilisation. On a manqué de prévoyance en tardant à prescrire le retour à bord des remorqueurs des mécaniciens, chauffeurs et pilotes qui n'auraient jamais dû les quitter, pas plus qu'aucun mécanicien, qu'aucun chauffeur n'ont eu à descendre de leurs locomotives. On a encore manqué de prévoyance en ne fournissant pas, dès l'été, de la main-d'œuvre nécessaire, d'ajusteurs et de chaudronniers, les ateliers des entreprises de remorquage et de navigation assurant elles-mêmes leur traction.

Un premier pas vient d'être fait dans cette bonne voie. La commission militaire de la navigation fait en ce moment procéder au recensement complet des bateaux avec des fiches détaillées sur les marins se trouvant à bord avant la guerre et pouvant y revenir, ainsi que sur le personnel utile à l'exploita-

tion intensive des transports par eau : pilotes, charpentiers, chaudronniers, mécaniciens et chauffeurs de remorqueurs.

Gardons l'espoir que ces tardives mesures ne tarderont pas trop à être appliquées et qu'elles pourront contribuer à abréger la crise du remorquage prévue jusqu'au retour, encore lointain, des beaux jours du joli mois de mai.

Nos ciseaux

Le travail parlementaire

Un juge de paix rend, sur une question de loyer, une décision qui, au point de vue juridique, peut prêter à des contestations ; comme on dit au Palais, il y a doute ; et, quand il y a doute, nous nous étions imaginés jusqu'à présent qu'il existait une magistrature suprême, qui s'appelle la Cour de cassation, et qui semblait avoir été précisément créée pour résoudre les cas litigieux où l'interprétation de la loi se révèle malaisée. C'était une erreur ou, du moins, le parlementarisme falsifié que nous avons introduit dans la pratique de nos institutions ne saurait s'accommoder d'un ordre judiciaire ainsi établi.

Un député, sur le délicat problème de droit auquel nous faisons allusion, et où nous nous gardons, pour notre compte, de prendre parti, a une opinion différente de celle du juge de paix. Un député, comme le Marseillais de Molière « qui savait tout sans avoir rien appris », possède actuellement une science infuse de juriste qui rend superflue l'intervention de la Cour de cassation. Pour lui, il n'y a pas de doute, le juge de paix a statué en dépit du bon sens, mieux que cela, en violation formelle de la loi. Le député, par voie d'interpellation, va donc rectifier en un tour de main l'arrêt de justice qui ne lui plaît pas, et il invite le garde des sceaux à aligner vivement la magistrature sous ses ordres.

L'exil après la prison

Des Lectures pour Tous, cet intéressant extrait d'une interview de Mme Carton de Wiart :

Septembre arriva. Ma peine allait bientôt finir. Je me réjouissais à la pensée de mon retour prochain à Bruxelles, à l'idée de revoir mes enfants, mon tout petit charubin qui ne me reconnaissait peut-être déjà plus. Mais j'ignorais encore le fond de la cruauté allemande. Ils avaient décidé de me renfermer en Allemagne.

J'ai su plus tard ceci : tandis qu'à Bruxelles, von Bissing répétait avec insistance au marquis de Villabona, ambassadeur d'Espagne, que je pourrais venir retrouver les miens dès le 3 septembre, il annonçait à M. de Bernabé à Berlin, au cours d'un voyage qu'il y fit, qu'il « ne pouvait être question de ce retour, que la femme de l'ancien ministre de la Justice de Belgique devait nécessairement être retenue en Allemagne ».

Le roi d'Espagne informé intervint directement, et le gouvernement allemand consentit à me faire reconduire à la frontière suisse. C'était le bon sens. La peine allait continuer sous cette forme, tandis que les Allemands allaient proclamer chez les neutres qu'ils me traitaient avec courtoisie et clémence. Une simple mesure administrative décidait ainsi de moi, il n'y eut même pas, pour prononcer cette aggravation de peine, un simulacre de jugement. Le 14 septembre 1915 — ma peine était terminée de la veille — une femme de police et un officier, tout comme à Bruxelles, vinrent me chercher et me conduisirent à la gare. L'officier m'appela toujours Excellence ; Excellence par-ci, Excellence par-là !

C'était un capitaine de la garde qui avait été blessé en Belgique ; pendant tout le voyage, il affecta la plus grande politesse. Il ne m'en donna pas moins cet avertissement très net. Je lui avais dit que je regrettais vivement de ne pouvoir rentrer à Bruxelles, à cause de mes enfants qui y étaient encore, à cause des œuvres de charité dont je m'occupais, à cause de l'air de la patrie qui me manquait : « Rien ne m'empêchera de retourner en Belgique, lui dis-je. — Vous le voudriez, que vous ne le pourriez pas. — Si... Comment ferez-vous ? — J'y mettrai le prix. » Il demeura un instant rêveur et ajouta : « C'est votre affaire, mais si vous y retournez, n'oubliez jamais que les règlements militaires allemands ne pardonnent pas. » Je savais ce que cela voulait dire.

Je ne vous parle pas du reste de mon voyage. Il fut pareil à tous les retours d'Allemagne. Choquée en Suisse, fêtée en France, j'arrivai au Havre où je fis diligence pour faire revenir mes enfants. Les pauvres petits durent suivre le même chemin que moi, traverser toute l'Allemagne, la Suisse et la France.

La retraite russe

Fidèles à leur méthode stratégique, les Allemands, sitôt la prise de Varsovie, commencèrent un mouvement débordant contre ce front, sur lequel les Russes devaient offrir la prochaine résistance. Dès le 9 août, l'armée de von Eichhorn prononça l'attaque de Kowno. Et pourtant, la menace la plus grave qui ne cessa de peser sur la ligne de retraite du grand-duc et sur cette retraite elle-même fut, à n'en pas douter, celle de Mackensen.

Dès qu'ils eurent passé la Vistule, la poursuite des Allemands commença. A la date du 15 septembre, elle durait encore, ininterrompue, acharnée. Mais nos alliés se débattaient avec une remarquable rapidité, cependant conforme aux principes de la retraite en échelons, durant laquelle les éléments les plus éloignés doivent effectuer leurs marches rétrogrades sous la protection de ceux qui couvrent les flancs.

Le soldat russe, par sa ténacité et son endurance, est un instrument merveilleux de cette tactique imposée par les circonstances. Et certes, la bataille en retraite qu'il aura livrée durant quatre mois sans jamais tourner la tête en arrière, ne sera pas l'un de ses moindres titres de gloire.

Cependant, Kowno, attaquée avec une violence extrême, au moyen d'artillerie lourde, succomba le 17 août. En même temps, l'ensemble des armées russes, ve-

nues de la Narew, de la Vistule et du Bug supérieur, étaient concentrées autour de Brest-Litovsk et au nord de cette ville, prêtes à continuer leur mouvement de repli dans les profondeurs lithuaniennes. Contre des forces considérablement supérieures, le grand-duc Nicolas ne pouvait, en effet, songer à livrer une dangereuse bataille sur la ligne du Bug et du Niémen, tournée, au nord, par la chute de Kowno, au sud, par l'avance de Mackensen.

A ce moment, la manœuvre et la bataille offensives, qui avaient eu pour but le rejet de l'armée russe hors des frontières de Pologne, étaient terminées. De nouvelles opérations, articulées depuis la Dvina jusqu'aux marais du Pripiet, complétées par celles de Galicie, allaient être entreprises par les Austro-Allemands.

Ainsi, débordement constant par les ailes, violence dans la bataille conduite avec toutes les forces disponibles, acharnement dans la poursuite : telles furent les caractéristiques des actions ennemies durant la campagne d'été de Pologne. Elles ne sont pas particulières à celles-ci, et se répètent à l'infini sur les divers théâtres. Mais un seul exemple suffit à les fixer.

Pour nos blessés des Vosges

La colonie suisse de Paris, qui n'a jamais cessé depuis le début de la guerre de manifester son dévouement à la nation française, vient de donner une nouvelle preuve de sa reconnaissante sympathie.

Inspirés par les nobles sentiments d'humanité qui sont une des primordiales et traditionnelles vertus de la nation helvétique, les Suisses de Paris, ont — sur l'initiative de M. Schwenter, directeur de l'hôtel Meurice, secondé par MM. Naier, administrateur de la Banque Industrielle Hôtelière, et Schwarze, directeur de l'hôtel Edouard-VII, constitué un groupement, dont le ministre plénipotentiaire de la Confédération, M. Lardy, a bien voulu accepter la présidence d'honneur, dans le but de donner au service sanitaire de l'armée française, des trains destinés au transport de nos blessés dans les Vosges.

La souscription qui a été ouverte parmi les membres de la colonie permettra d'offrir à l'armée cent de ces trains.

Un délégué du ministre de la guerre a déjà pris livraison, à Pontarlier, de cet important don.

Sur chacun de ces trains une plaquette de cuivre, où se modèle finement la pure et symbolique effigie de l'Helvétie, fleur d'edelweiss, la fleur blanche des glaciers, ajoute une note d'art à ce don généreux qui fait honneur aux organisateurs de cette œuvre si intéressante.

On nous écrit :

Du tact

Ayant entendu dire qu'au Patéphone, l'établissement bien connu situé sur les boulevards, on pouvait encore entendre les chants révolutionnaires, je m'y suis rendu. Après avoir pris des jertons, je demandai : *Gloire à vous, petits soldats du 17^e*. Une minute après, l'appareil commençait ce chant qui, comme vous le savez, saque les soldats qui ont refusé de charger la foule pendant certaines émeutes de Champagne. Ces chants sont naturellement interdits partout. Croyez-vous qu'on ne devrait pas les interdire aussi au Patéphone et autres établissements similaires ?

Espérez toujours

Troyes, 15 janvier. — M. Rougeot, épicer à Vandœuvre, dont le fils avait été porté comme tué à la bataille de Morhange, vient d'être avisé que celui-ci était prisonnier depuis dix-sept mois en Allemagne, au camp de Merseburg.

M. Fraguère, ancien secrétaire général de la préfecture de l'Aube, appelé l'an dernier au même poste dans l'Hérault, vient également d'apprendre que son fils, considéré comme tué en mai dernier au cours d'une attaque, est prisonnier en Allemagne.

LA VIE CHÈRE

Les cours, toujours élevés, sont restés, hier, aux Hautes Centrales, ce qu'ils avaient été la veille. Cependant on a enregistré une augmentation de cinq francs sur les cent boîtes de carottes et de trois francs sur les poireaux. On s'attend, en outre, à une légère majoration dans les prix du poisson et à des arrivages moins abondants si les tempêtes signalées sur mer continuent.

VIANDE	
	Le kilo
Pot-au-feu	1,30 à 1,80
Aloyau entier	2,20 à 3,30
Veau entier	2,10 à 3,20
Epaule de veau	2,10 à 2,50
Mouton entier	1,60 à 3,00
Gigot	2,60 à 4,00
Ragout de mouton	1,40 à 1,70
Porc entier	2,50 à 3,00

VOLAILLE	
	Le kilo
Poulet	4,00 à 4,50
Lapin	2,70
Oie	2,50

POISSON	
	Le kilo
Cabillaud	1,25
Carrelet moyen	1,50 à 1,75
Congre	1,25 à 1,75
Rainette	1,25 à 1,50
Harang français, le cent	15,00
Maquereau moyen, le kilo	2,50

LEGUMES	
	Les 100 boîtes
Carottes	50,00 à 75,00
Navets	10,00 à 25,00
Poireaux	40,00 à 75,00
Choux, le cent	10,00 à 40,00
Pommes de terre, les 100 kil.	14,00 à 26,00
Pommes communes	14,00 à 30,00

BEURRE	
	Le kilo
Cours moyen général	5,30

FROMAGE	
Camembert de Normandie	90,00 à 105,00

NOUVELLES DE LA DERNIÈRE HEURE

LE MONTENEGRO

Les journaux italiens et M. Barzilai portent à la connaissance du public européen des remarques pleines d'intérêt sur l'importance stratégique du Lovcen ; sur les moyens qu'on avait de le conserver et sur ceux qu'on n'avait pas ; sur la nécessité de défendre l'Adriatique, de se battre ailleurs que dans les Alpes et de ne pas commencer trop tard ce qu'on désire achever.

La première partie de ces raisonnements s'ajoute aux rétrospectives plus ou moins philosophiques, plus ou moins dolentes dont le tas commence à grossir un peu plus qu'il n'était nécessaire ; la seconde projette sur l'avenir de bons conseils, de bonnes résolutions ; ainsi soit-il !

En attendant, nous avons le présent, c'est-à-dire la perte du Lovcen, déjà nommé, l'occupation de Cattignè, brièvement mentionnée, et certain autre fait qui n'est mentionné aucunement. Voici l'affaire dont il s'agit :

Le Lovcen perdu, les Monténégrins avaient à juger s'ils défendraient leur territoire en faisant à l'ennemi cette guerre de montagne qu'ils savent mener avec perfection, ou bien si, les vivres ou les munitions leur manquant, ils reculeraient devant l'invasion.

Duels d'artillerie sur le front italien

Communiqué italien

Rome, 14 janvier. — Dans la zone entre la Sarca et l'Adige, nous avons travaillé à la protection de Loppio en renforçant les positions qui se trouvent au débouché de la vallée de la Bresta.

Dans la vallée de Terragnolo, l'artillerie ennemie a continué, le 12 janvier, à lancer des bombes incendiaires, sans grand dommage.

Dans la zone montagneuse du nord de la vallée de Sugana, l'activité de nos détachements a amené quelques rencontres favorables pour nous avec des détachements ennemis.

Dans le Haut-Cordevole, ayant constaté la présence de l'ennemi à Zorz, notre artillerie a bombardé le village et l'a incendié, mettant en fuite les troupes qui l'occupaient.

Nous avons bombardé des bâtiments militaires au défilé de Prédil avec le même résultat heureux.

Sur le Carso, l'artillerie ennemie, systématiquement contrebattue par notre artillerie, s'est montrée, hier, moins active. Nos travaux de renforcement continuent.

EXPLOITS DES AVIONS ITALIENS

Communiqué du 15

Sur le Carso, notre artillerie a effectué un tir précis sur les retranchements ennemis dans la zone du mont San-Michele et les a détruits sur une longueur d'environ quatre cents mètres.

Une de nos escadrilles d'avions a accompli un raid étendu sur la région à l'est de l'Isone et a bombardé le camp ennemi d'aviation d'Aisovizza, des baraquements de troupes à Chiapovano et à Dornberg et les gares de chemin de fer de Longatico, Prvatica et Lubiana (Laibach).

L'escadrille qui a été violemment canonisée par de nombreuses batteries anti-aériennes est rentrée indemne.

Signé : CADORNA.

Le cardinal Mercier est acclamé par Rome

Rome, 15 janvier. — Après avoir été, au cours de son voyage, l'objet de nombreuses manifestations de sympathie, le cardinal Mercier est arrivé hier soir à Rome, où une foule nombreuse, attendant son arrivée, massée derrière les grilles de la gare.

Le maître de chambre du pape, Mgr Sanz de Samper, les ministres de Belgique auprès du Quirinal et du Vatican, le ministre d'Angleterre auprès du Vatican, le conseil de Belgique, le député belge Destree et de nombreuses notabilités étaient parmi les personnes présentes ; un enfant portait un bouquet de fleurs, avec un ruban aux couleurs italiennes et belges et l'inscription : « Les enfants d'Italie au grand cardinal ».

L'arrivée du train a été accueillie par de grands applaudissements et les cris de : « Vive la Belgique ! Vive le cardinal Mercier ! ».

Après les souhaits de bienvenue, le cardinal est entré dans la salle royale, puis il est sorti de la gare. Il est monté dans une automobile, que la foule a entourée à un tel point qu'elle ne pouvait avancer que très lentement.

Le cardinal est descendu au Collège belge où la foule a renouvelé ses manifestations. Il a dû paraître au balcon et a été salué d'applaudissements enthousiastes. Il a remercié et s'est ensuite retiré.

Au Conseil municipal de Rome, M. Giamberti a souhaité la bienvenue au cardinal Mercier, faisant des vœux pour la résurrection de la Belgique et de la Serbie, ainsi que pour la victoire des peuples combattant pour la civilisation, la liberté et la justice.

Rome, 14 janvier. — Le cardinal Mercier est accompagné du vicaire général van Rooi.

Un grand nombre de dépêches, de lettres et d'adresses sont parvenues au Collège belge ; toutes, en souhaitant la bienvenue au cardinal, lui manifestent leur admiration.

Le cas des colonels suisses

Les faits incriminés

Le National Suisse donne des renseignements précis, dit-il, à la meilleure source, sur les deux colonels inculpés d'espionnage.

Le colonel de Wattenwyl, chef de la section des renseignements, est inculpé d'avoir fait transmettre chaque soir par un cycliste militaire les renseignements secrets de l'état-major aux attachés militaires allemand et autrichien.

C'est un de ces cyclistes qui en a parlé le premier dans un café de Genève.

Le colonel Egli, sous-chef d'état-major de l'armée, est accusé d'avoir fait traduire une pièce chiffrée aux Russes par les Allemands et que ceux-ci ne parvenaient pas à déchiffrer. Un cryptographe habile de l'état-major suisse y est parvenu et le texte a été ensuite communiqué à l'état-major allemand.

Le colonel Egli serait, en outre, l'objet d'une autre inculpation sur laquelle on n'a pour le moment aucune précision.

Les faits incriminés sont qualifiés de haute trahison par le code pénal militaire fédéral.

On rapporte d'autre part que la critique militaire du Bund, Allemand naturalisé depuis trois ans, serait mêlé à cette affaire en qualité d'intermédiaire entre les colonels et les attachés allemand et autrichien.

La presse suisse observe la plus grande réserve, surtout parce qu'il existe des différences considérables entre les bruits qui courent et les faits avoués jusqu'ici.

Attitude de la Suisse française

Le Conseil d'Etat de Genève a envoyé au Conseil fédéral la dépêche suivante :

« Dans la séance de ce jour, le Conseil d'Etat de Genève a été informé de faits profondément regrettables concernant des officiers supérieurs de notre armée. Nous nous faisons les interprètes de l'opinion publique genevoise unanime, en demandant que le Conseil fédéral prenne contre les coupables les sanctions les plus sévères. »

De même, le Conseil d'Etat de Neuchâtel, dans sa séance de vendredi, a décidé d'envoyer au Conseil fédéral le télégramme suivant :

« L'affaire Egli-Wattenwyl émeut et trouble profondément le peuple neuchâtelois. En son nom, nous demandons au Conseil fédéral de renseigner le pays exactement et le plus complètement possible et de prendre les sanctions qui s'imposent. »

Les deux colonels sont aux arrêts de rigueur en attendant la fin de l'enquête.

Conséquences diplomatiques

Genève, 15 janvier. — La Berner Tagwacht affirme que les deux colonels ont fait aux légations étrangères à Berne « des communications relatives à des mouvements de troupes mais ne leur ont pas donné de renseignements sur les troupes suisses ».

Le Démocrate dit que les colonels étaient très liés avec le major Bismarck, attaché militaire à la légation allemande.

« Nous croyons savoir, dit la Suisse, que la question du rappel des attachés militaires compromis serait prochainement envisagée. Le conseiller national Willemijn, de Genève, qui s'était occupé de la première affaire à la fin de décembre — il s'agissait alors de la transmission de rapports suisses à des légations étrangères — était hier à Berne où il a eu une nouvelle entrevue avec MM. Decoppet et Motta. »

[Ce sont ces rapports dont la Berner Tagwacht dit qu'ils étaient relatifs à des mouvements de troupes, mais ne donnaient pas de renseignements sur les troupes suisses. En d'autres termes, les deux colonels bernois ne trahissaient pas la Suisse, ils espionnaient seulement la France. Leurs patrons austro-allemands n'en demandaient pas davantage.]

COMMUNIQUE ANGLAIS

Nous avons vigoureusement bombardé aujourd'hui les tranchées ennemies vers Givenchy ; les parapets ont été fortement endommagés. Aujourd'hui, artillerie active de part et d'autre vers Kemmel et la cote 60.

COMMUNIQUE BELGE

Sur tout le front de l'armée belge, le duel d'artillerie a repris depuis la nuit passée avec activité. Le tir des pièces belges a réussi à disperser en plusieurs endroits des travailleurs ennemis et a été particulièrement efficace sur un convoi partant au sud-est de Mercken, sur la route d'Ypres-Dixmude.

LA QUESTION ALIMENTAIRE en Allemagne

Genève, 15 janvier. — La National Zeitung se dit en mesure de confirmer la prochaine diminution de la ration de pain en Allemagne.

En automne, le bureau central de répartition avait accordé une augmentation de la ration de farine, s'élevant à 250 grammes, et avait permis de mouder des quantités de grain plus considérables, ce qui avait amélioré la qualité de la farine et du pain. Le public a abusé de ces libertés ; ce qui aurait dû rester une exception est devenu une règle ; aussi l'Etat se voit-il forcé de suspendre ces mesures. La ration quotidienne sera diminuée de 20 à 50 grammes.

ET L'ALLEMAGNE PAYAIT...

New-York, 15 janvier. — Une communication de l'Associated Press met en lumière l'intérêt de la correspondance saisie par les autorités anglaises de Falmouth sur l'ancien attaché militaire allemand von Pappen, rentrant en Allemagne.

Les documents saisis établissent les intrigues nombreuses et les fréquents paiements faits à des personnes impliquées dans les complots contre les fabriques de munitions et les ponts sur les lignes ferrées de l'Amérique.

Les témoins des chèques, les comptes et les lettres des banques prouvent les innombrables versements effectués à des agents allemands notoires.

Les pharmaciens et l'alimentation des soldats

M. Astier, qui est pharmacien en même temps que sénateur, avait écrit au sous-secrétaire d'Etat pour lui signaler les fraudes commises par certains marchands du front et lui soumettre l'idée d'utiliser les pharmaciens militaires pour la surveillance des denrées et boissons destinées à l'alimentation des soldats.

M. Godart vient de répondre à M. Astier qu'il était tout à fait de son avis et qu'il allait prendre des mesures en conséquence.

Les pharmaciens militaires seront autorisés à pratiquer légalement des prélèvements et auront pour mission de procéder à tous examens et analyses qui leur sembleraient utiles.

Tamponnement sur le P.-L.-M.

Dijon, 15 janvier. — Ce matin à quatre heures et demie, par suite de la rupture d'un attelage, une vingtaine de wagons d'un train de marchandises venant de Bercy ont dévalé la pente de Blaisy-Bas à Verrey-sous-Salmaise et ont tamponné, près de Turcoy, une machine isolée qui rentrait à Dijon.

Le choc a été extrêmement violent et a occasionné le déraillement de huit wagons qui ont été renversés, obstruant deux voies et interrompant ainsi la circulation entre Paris et Dijon. Les dégâts matériels sont importants. Il y a eu trois victimes. Un conducteur, M. Dupont de Laroche, a été tué ; le chauffeur de la locomotive et un wagonnier ont été légèrement blessés.

Un assassinat à Joinville-le-Pont

M. Eugène Chalaïn, âgé de cinquante-deux ans, libraire et dépositaire de journaux, demeurant 35, rue de Paris, à Joinville-le-Pont, a été trois fois assassiné dans sa cave, hier matin à dix heures. Le malheureux avait eu le crâne défoncé à l'aide d'un tiers-point qui était resté profondément enfoncé dans la blessure.

UTILISONS LES COMPÉTENCES

Le ministère de la guerre s'est préoccupé d'assurer aux dentistes diplômés un grade et une utilisation en rapport avec leurs connaissances scientifiques.

A cet effet, un projet de loi va être déposé à la Chambre des députés. Les solutions suivantes sont envisagées par ce projet :

1° Incorporation, dans les sections d'infirmeries, de tous les dentistes diplômés et, selon les nécessités, d'un certain nombre de mécaniciens-dentistes ;
2° Création d'un corps de mille dentistes

militaires avec assimilation au grade d'adjudant et insigne spécial de la fonction ;
3° Utilisation de ce personnel en trois échelons :

Service régimentaire et formations sanitaires de l'avant ; formations sanitaires de la zone des étapes ; formations sanitaires du territoire ; la moitié des cadres serait, dans ce cas, affectée aux armées et la moitié à l'intérieur.

Tout cela est parfait, mais était-il bien nécessaire d'attendre dix-neuf mois pour se convaincre de cette vérité qu'un dentiste a son rôle tout indiqué dans l'armée : celui de soigner les dents ?

LES SKIEURS A L'ELYSEE

Les skieurs norvégiens qui viennent se mettre à la disposition de la Croix-Rouge américaine ont été reçus hier par le Président de la République à qui ils ont été présentés par le baron Wedel Jarlsberg, ministre de Norvège à Paris.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, ces spécialistes qui sont entraînés à l'emploi du ski comme moyen de transport des blessés en pays de montagnes, viennent volontairement prêter leur concours à cet effet sur le front français.

COURRIER DES THÉÂTRES

Les Matinées Nationales :

Aujourd'hui dimanche 16 janvier, à 3 h., au Grand Amphithéâtre de la Sorbonne, quatorzième Matinée Nationale.

Un gala au Trocadéro :

Les « Amis de Paris » organisent aujourd'hui, à 2 h. 30, au Trocadéro, une grande matinée au profit des réfugiés de la Marne.

Cet après-midi :

Opéra, 2 h. 30, Ouverture Espagnole, de Widor, Patrie (3^e acte), Faust (2^e acte), Coppélia (2^e acte) ; Opéra-Comique, à 1 h. 30, Carmen ; Comédie-Française, à 1 h. 30, Tartuffe ; Odéon, 2 h., les Femmes savantes ; Trianon-Lyrique, à 2 h. 15, Fils d'Alsace.

Même spectacle que le soir : à 1 h. 45, au théâtre de la Porte-Saint-Martin ; à 2 h., au Châtelet et à l'Apollo ; à 2 h. 15, au Palais-Royal, aux Bouffes-Parisiens, chez Réjane et à Cluny ; à 2 h. 30, à la Gaité-Lyrique, au Vaudeville, au théâtre Antoine, à l'Athénée, au Nouvel-Ambigu, aux Variétés, à la Renaissance, au théâtre Sarah Bernhardt, aux Capucines, aux théâtres Michel et Albert 1^{er}, à Déjazet, dans les music-halls, cafés-concerts et cirques ; à 2 h. 45, au Gymnase, Les Deux Vestales ; à 3 h., au Grand-Guignol.

Le soir :

Comédie-Française, 8 h., Les Affaires sont les Affaires ; Opéra-Comique, 8 h. 45, la Tosca ; Odéon, 8 h., Henri III et sa cour ; Trianon-Lyrique, 8 h. 15, les Saltimbanques ; Châtelet, 7 h. 55, Les Exploits d'une petite Française ; théâtre Sarah-Bernhardt, 8 h., l'Aiglon ; Porte-Saint-Martin, 7 h. 55, Cyrano de Bergerac ; Ambigu, 8 h., Sherlock Holmes.

Gaité, 8 h. 30, Vous n'avez rien à déclarer ; théâtre Antoine, 8 h. 15, La Belle Aventure ; Apollo, 8 h. 15, La Cocarde de Mimi Pinson ; Renaissance, 8 h. 30, La puce à l'oreille ; Palais-Royal, 8 h. 30, le Pot au feu, Hortense a dit j'en fous ; Bouffes-Parisiens, 8 h. 15, Kiti ; Variétés, 8 h. 30, Mademoiselle Josette ma femme ; théâtre Réjane, 8 h. 30, Madame Sans-Gêne ; Gymnase, 8 h. 45, Les Deux Vestales ; Capucines, 8 h. 15, En franchise, Oh ! Pardon ; Vaudeville, 8 h. 15, Cabiria ; Cluny, 8 h. 30, les Femmes collantes ; Déjazet, 8 h. 45, Les Fiancés de Rosalie ; Grand-Guignol, 8 h. 45, Le Mystère de la Main noire ; Folies-Bergère, 8 h. 30, Jusqu'au bout ; Scala, 8 h. 30, Taisez-vous, méfiez-vous ! ; Cigale, 8 h. 30, La Perle de Séville ; Olympia, 8 h. 30, Pierrot's Christmas ; Concert Mayol, 8 h. 30, Madame Bou-Dou Ba-Da Bouh ! ; Alhambra, 8 heures 30, attractions ; Eldorado, 8 h. 15, Ponchou, roi des dentistes ; Ba-Ta-Clan, 8 h. 30, Un Bouchon ; Gaité-Rochefoucauld, 8 h. 30, C'est Mimi ; Nouveau-Cirque, 8 h. 30, Antonio Torador ; aux Quai'Z'Arts, La Marche à l'Étoile ; au Moulin de la Chanson, à la Pie qui Chante, à la Chambrée et au Cabigi, à 8 h. 45, revues et chansonniers.

Le gérant : ANTOINE KLEYNTJENS.

Soc. Anon. des Imp. WELHOFF et ROGHE, 16-18, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris. E. ACEAUX, directeur.

FEUILLETON DE L'« ŒUVRE »

du 16 janvier 1916

55

La Poilue

PAR

Une PREMIÈRE de la rue de la Paix

DEUXIÈME PARTIE

XXIX

Jean se prépare à partir

... Ah oui, elles sont gaies, gentilles, reposantes, leurs dinettes. Mon Dieu, quelle différence avec... Bon! ça y est... Une fois encore, elle ne peut s'empêcher d'établir la satanée comparaison... car Otto lui aussi est venu dîner chez elle un soir... Il était arrivé joyeux, content de la voir, mais au bout de dix minutes pour un mot, une plaisanterie mal interprétée, il avait été pris d'une de ces odieuses poussées de mauvaise humeur qui empoisonnent l'existence de ceux qui doivent vivre près de lui.

Pour qu'il fût d'une humeur passable, il eût fallu le flatter sans cesse, ne s'intéresser qu'à ce qui l'intéressait, le complimenter à tout propos sur son physique, sur ses idées et jusque sur sa manière de les exprimer ! Mais si par malheur on célébrait les qualités de quelqu'un d'autre ou que l'on parlât de soi, il n'écoutait plus ou bien, au moindre geste, il s'énervait, s'emportait, lâchait un mot désobligeant. Tout le gênait, tout était prétexte à explosion...

Lina, sans trop d'agreur pourtant, lui avait dit un soir :

— Tenez, vous me faites penser à certains arbres à l'ombre desquels nulle plante ne peut s'épanouir. Et pourtant, elles jaillissent du sol, confiantes, ne demandant qu'à vivre ; mais, peu à peu, on les voit se racroqueviller, s'étioler et souvent mourir faute du peu de soleil dont l'arbre néfaste les a frustrées.

Et elle avait ajouté :

— Ce n'est pas de sa faute, d'ailleurs ; il a poussé comme ça touffu, hêpissé, habitué à prendre toute la place pour lui... peut-être ne soupçonne-t-il pas sa puissance dévastatrice...

... Oui, elle comparait cette joie de vivre, cet épanouissement complet de tout l'être qu'elle ressentait aujourd'hui

à la contrainte perpétuelle si déprimante de naguère. Ah ! non, ah ! non, près de Jean, elle n'avait pas à refouler ses mots en se disant : « Comment interprétera-t-il ce disant ou celui-là ? Ses mots ! que signifiaient-ils ? qu'importait ? Elle et Jean n'en avaient que faire pour se comprendre puisqu'ils s'entendaient penser... »

— Encore un peu de champagne, ma chérie ?

Le Saint-Marceaux est un cadeau de Jean... Pour leurs dinettes, c'est lui qui fournit les vins. A présent, elle a une cave montée : deux paniers de champagne, six bouteilles de Mombasillac, du bourgogne magnifique...

Et elle qui déteste qu'on lui fasse des cadeaux, eh bien, mon Dieu, elle trouve tout naturel d'accepter ceux de Jean ; pour un peu elle rôderait autour de ses poches lorsqu'il arrive, comme les petites filles avides de voir la surprise que seul l'oncle gâteau sait si bien choisir...

Jamais il ne lui a offert un bibelot, une fanfreluche, qui n'eût son emploi immédiat et précieux.

Ah ! l'art de choisir un cadeau !

— Allons, Lina, ma chérie, répète Jean, encore un peu de champagne...

Mais Lina secouant la tête qu'elle venait d'assoir sur les genoux

de Jean et la figure enfouie entre son cou et son épaule, blottie tout contre lui, elle murmure frissonnante :

— Ah, mon Jean, mon amour ! ma vie ! grande-moi, si tu veux, mais c'est plus fort que moi, j'ai peur ! j'ai peur, oui... j'ai peur de la guerre...

XXX

Séparation

Cela avait été si soudain que, dix jours plus tard, Lina n'en était pas encore revenue.

La nuit même de leur gentille dinette, à minuit, Jean Dubois avait reçu sa lettre de service.

Le lendemain, à cinq heures du soir, l'ordre de mobilisation était affiché sur tous les murs et, trois jours plus tard, Jean partait avec l'un des premiers régiments formés.

Et tout cela s'était fait d'une façon si rapide, si brutale, si ahurissante que la jeune fille ne se rendait pas compte encore du fait accompli.

Il lui semblait qu'elle marchait, par les rues, mal réveillée d'un cauchemar infernal...

Et pourtant il suffisait d'y être, dans la rue, pour comprendre que déjà naissait une ère grandiose et terrible.

Des régiments entiers, tambours battants, musique en tête, drapeaux au

vent, défilaient sous les applaudissements frénétiques d'une foule délirante. Les gosses grimpaient aux arbres pour mieux voir ; les femmes envoyaient des baisers, jetaient des fleurs en criant : « Bravo ! Bravo ! »

Les hommes trop vieux pour partir agitaient leurs chapeaux au bout de leurs cannes brandies.

Une brunette trépidante qui tout à la fois riait et pleurait lança son petit mouchoir de batiste, tout trempé de larmes, à un superbe dragon, en hurlant : « Vive l'armée ! » Le dragon saisit le mouchoir au vol, le porta à ses lèvres et le fourra dans sa poche, à côté du cœur.

— Je m'appelle Jeanne ! cria la jeune femme.

— Et moi Georges, répondit le dragon.

Et tout le monde applaudit de plus belle. Hier cela eût été comique ; aujourd'hui, c'était touchant.

Les boutiques se fermaient ; on en connaissait dont le patron avait bien cinquante ans, un drôle d'accent et pas de commis. Pourtant, outre le bouquet de drapeaux flottant au fronton du magasin, une impressionnante bande tricolore scellait les volets. Sur la partie blanche, on lisait :

« Le patron et les employés sont sous les drapeaux. »

(La suite à demain)